

Le renouveau de la peinture à Toronto

Paul Dumas

Number 44, Fall 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumas, P. (1966). Le renouveau de la peinture à Toronto. *Vie des arts*, (44), 56–63.



68



69



70

56

LE RENOUVEAU DE LA PEINTURE A TORONTO

par Paul Dumas

Les clichés ont la vie dure. Toronto demeure aux yeux de beaucoup de gens qui n'y sont jamais allés — ou du moins pas récemment — la citadelle du puritanisme anglo-canadien : Toronto la pure, Toronto la prude, ville de banquiers, d'industriels et de courtiers pas tous marrons, résolument soumise à la Reine et à l'Empire (quand il y en avait un), ville austère où l'on se cuite, à moins que l'on ne cuve, derrière les volets clos, le dimanche, pour dissiper l'ennui dans lequel sombre alors hebdomadairement, la ville...

La réalité est fort différente. Toronto change, Toronto évolue. Comme toutes les grandes cités du monde occidental, Toronto est devenue aujourd'hui une ville cosmopolite dont 20 p.c. des habitants sont des néo-canadiens, ce qui n'a pas été sans modifier quelque peu l'aspect extérieur et les habitudes de vivre du lieu. Construite sur les rives du lac Ontario, dont la largeur la sépare des Etats-Unis, elle subit volontiers les influences qui lui parviennent d'outre-frontière. Emule et non rivale de Montréal, elle possède le double avantage d'être édifiée sur la terre ferme et non sur une île et d'être capitale de province, ce qui lui a permis de résoudre avec bonheur certains problèmes d'urbanisme métropolitain comme ceux de ses voies d'accès et des transports en commun souterrains.

Ville de progrès, Toronto s'enorgueillit avec raison de son université, une des plus importantes du Canada, justement renommée à l'étranger, grâce à la découverte de l'insuline en 1922 (par Banting, McLeod et Best) et à son Institut d'études médiévales, fondé comme chacun sait par un Français éminent, M. Etienne Gilson. Mais si ses complaisances vont avant tout aux affaires et au commerce, Toronto offre des attraits indéniables à l'amateur d'art. Le *Royal Ontario Museum of Archeology*, qui fait partie intégrante de l'université de Toronto et dont nous avons déjà donné un aperçu sommaire dans *Vie des arts* (voir no 14 printemps 59) est le musée le plus considérable de tout le Canada et sa collection d'art chinois est une des plus importantes de l'univers, en dehors de Chine. La *Toronto Art Gallery*, à l'instar des principaux musées du Canada, expose une collection de peinture ancienne et moderne de valeur inégale, mais où figurent quelques œuvres représentatives et un ensemble excellent de peinture canadienne.

Sur le plan architectural, Toronto s'est rangée à l'avant-garde depuis la construction de son nouvel hôtel de ville de conception audacieuse dont les plans sont de l'architecte Viljo Revell. L'on sait que sur la place de ce gratte-ciel municipal sera bientôt érigée une sculpture de bronze monumentale de Henry Moore. Dans le même ordre d'idées, nous pouvons signaler encore que le déroulement d'*Avenue Road*, l'artère majestueuse sur laquelle s'insèrent plusieurs des édifices les plus importants de la ville, offre au regard une des perspectives urbaines les plus intéressantes de tout le Canada, même si, le soir, quand les buildings sont assoupis, cette avenue devient une rue morte sur plusieurs points de son parcours.

Toronto a longtemps joué un rôle prépondérant dans la peinture canadienne. En 1919, une équipe de jeunes artistes, le *Groupe des Sept*, se proposèrent de substituer à l'académisme régnant une formule d'art plus sincère et plus authentiquement canadienne. Ils s'appelaient Laurent Harris, A. Y. Jackson, Fred H. Varley, Franklin Carmichael, Arthur Lismer, J. E. H. MacDonald et Franz Johnston, et tous déplorèrent le départ récent d'un camarade, Tom Thompson, mort noyé trois ans auparavant dans le parc Algonquin et de ce fait disparu trop tôt pour faire officiellement partie

68—Graham Coughtry.
Deux formes humaines no 5, 1962
70" x 50" (177,8 x 127 cm)

69—François Thépot
Two Red Bars, 1966,
huile sur toile.
46" x 38" (116,85 x 96,50 cm)

70—Gershon Iskowitz.
Summer Blues, 1966,
huile sur toile.
60" x 48" (152,4 x 121,95 cm).
Gallery Moos, Toronto.

du Groupe des Sept. Insurgés contre l'école de Barbizon et les peintres hollandais du XIX^e siècle alors à la mode, ils s'inspirèrent de préférence de l'école de Pennsylvanie et de certains peintres nordiques, scandinaves et russes, et, surtout paysagistes comme ces derniers, les Sept trouvèrent dans la nature alors inviolée et hirsute de l'Ontario-Nord leur motif de prédilection : ils se plurent à la chanter en usant d'une matière délibérément rugueuse, d'un dessin nerveux et vibrant et de couleurs tantôt stridentes, tantôt terreuses et étouffées. Quelques-uns d'entre eux, Jackson, Varley, MacDonald, Harris et certains de leur amis ou de leurs émules, Tom Thompson et David Milne en particulier, nous ont laissé des tableaux qui comptent parmi les plus importants de la peinture canadienne. Conspués au début, les Sept finirent non seulement par s'imposer mais par susciter une légion d'imitateurs qui formeront avec le temps le *Canadian Group of Painters*. Les disciples des Sept demeurèrent fidèles à l'idéal pictural de ceux-ci et faisant montre d'un métier également consciencieux ils s'appliquèrent à conserver à leurs tableaux la même saveur rustique et à exploiter eux aussi les mêmes thèmes, c'est pourquoi il se dégage une impression de monotonie et parfois de tristesse de toute cette peinture.

Un critique anonyme du *New World* s'exprimait dans le même sens en avril 1944 : "Il y a dans la peinture canadienne une qualité inhumaine et une absence de joie. Il est rare d'aller à une exposition de peinture et de s'y sentir emballé ou ému. L'on y voit des pins solitaires se détachant sur le ciel, des terres brûlées et des décors de neige et de rocher et l'inévitable kyrielle des natures mortes. Les compositions sont agréables et peintes avec application mais elles inspirent rarement l'enthousiasme". Et il exprimait l'espoir qu'une équipe de jeunes peintres de Toronto, *les Innocents*, — dont faisait partie notamment Michael Forster et Dorothy Ivens et dont l'existence sera éphémère — ramènerait peut-être la fraîcheur et la vie dans la peinture ontarienne.

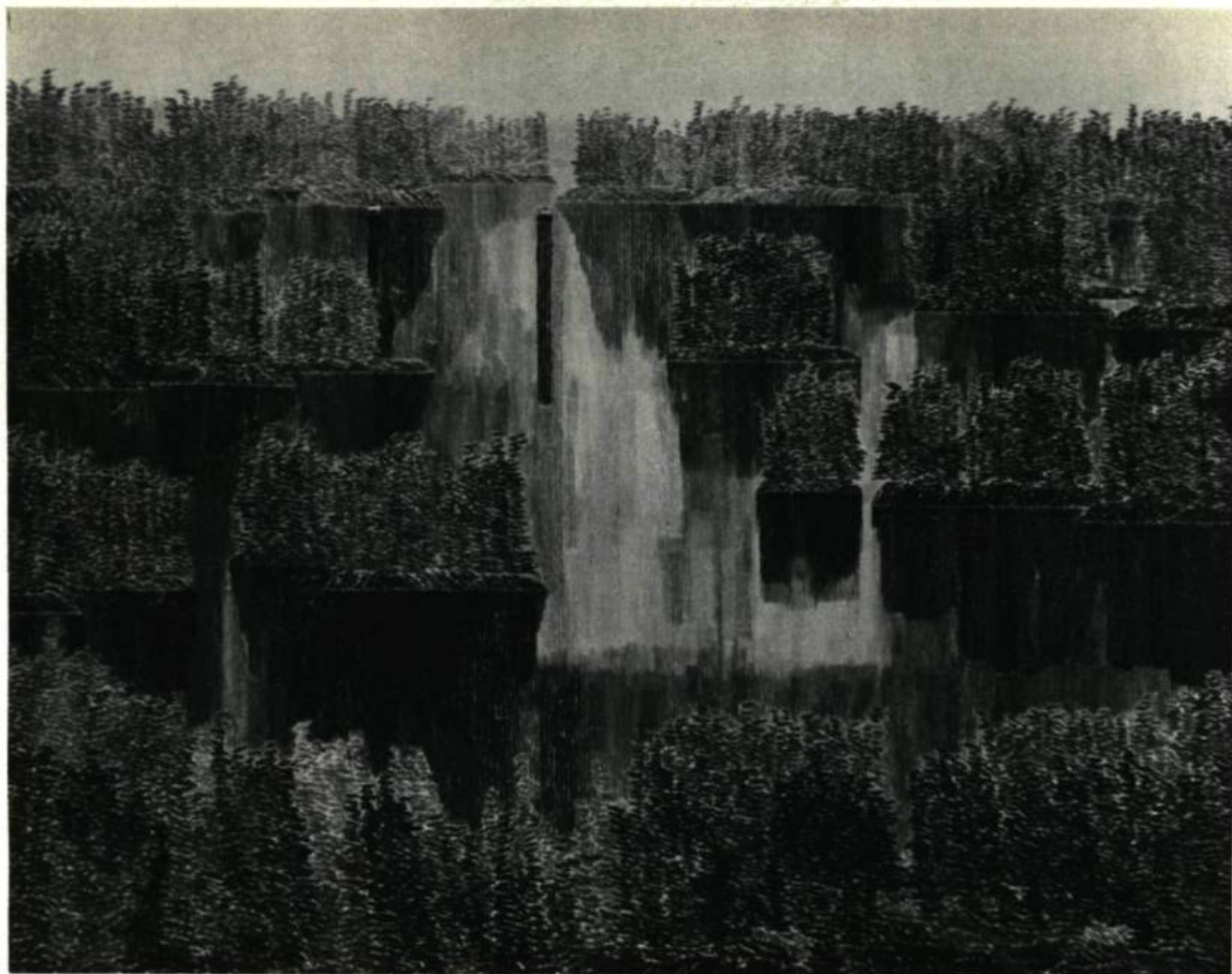
Ce renouvellement de la peinture à Toronto, il se produira quelques années plus tard, grâce aux efforts concertés d'un nouveau groupe d'artistes : *Painters Eleven*, formé en 1953 et composé de Jack Fush, Oscar Cahen, Tom Hodgson, Hortense Gordon, Alexandre Luke, Ray Mead, J. W. G. McDonald, Kazuo Nakamura, William Ronald, Harold Town et William Yarwood. Ces peintres — et d'autres aussi dont il sera question plus loin, délaissèrent les paysages, portraits et natures mortes traditionnels pour s'exprimer avec les vocables les plus hardis du langage pictural moderne, mais à l'encontre des Sept, leurs devanciers, ils n'imposèrent pas un canon ou une formule stéréotypée. Bien au contraire, ce qui frappe le visiteur non prévenu dans la peinture actuelle à Toronto c'est la vitalité du milieu artistique et la variété des styles. L'on sent chez les jeunes peintres une grande impatience, le désir de fouler des sentiers neufs, d'ouvrir des horizons inédits, d'exprimer l'inquiétude et les espoirs d'un monde qui se fait, d'un monde en devenir et non d'une société statique et révolue.

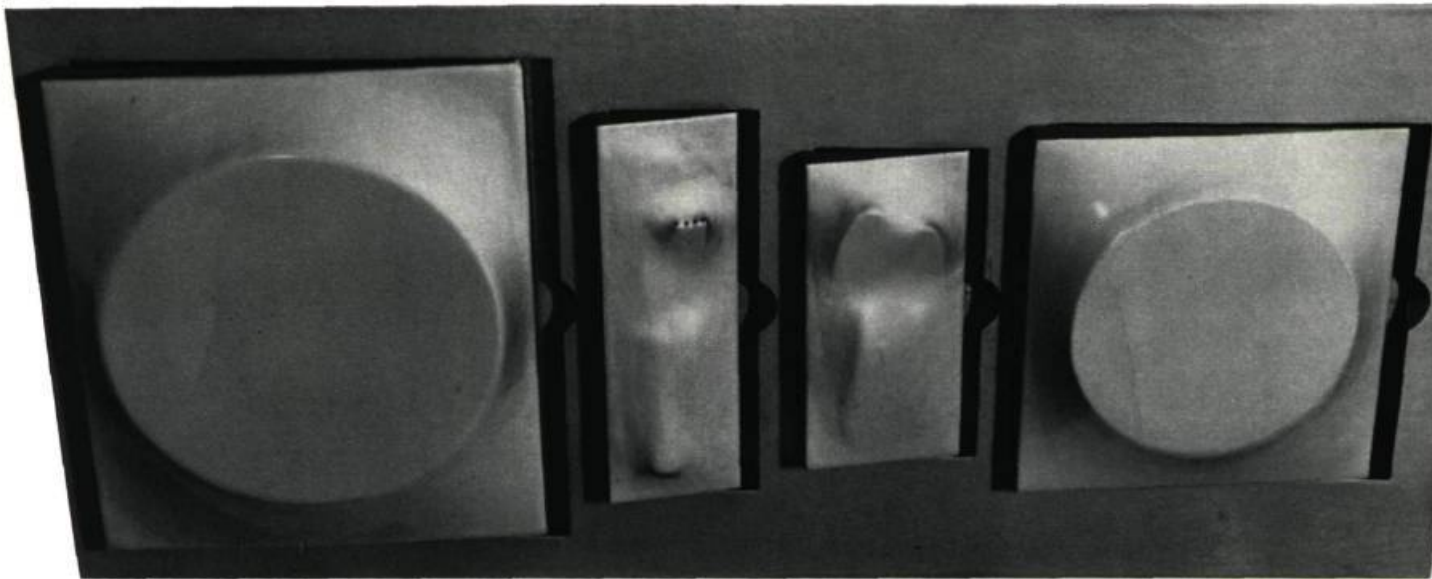
Graham Coughtry (né en 1931) n'a jamais complètement cessé d'être un artiste figuratif. Après avoir peint des intérieurs dans la manière de Bonnard, le peintre qui l'a le plus influencé, puis des portraits mi-abstraites et avoir multiplié pour Radio-Canada des dessins quelque peu inspirés de Ban Shahn, Coughtry s'est appliqué depuis quelques années à représenter, dans une atmosphère claustrée de huis-clos, sur des fonds monochromes, des formes tourmentées : des formes solitaires d'abord puis emmêlées dans des étreintes, puis, plus récemment, prêtes, semble-t-il, à se dénouer. Cela rappelle, en moins cruel, Francis Bacon et, par la richesse des empâtements, les modernes espagnols dont Coughtry a peut-être subi l'empreinte pendant son séjour en Espagne.

La vogue de l'art non figuratif a affecté certains peintres du *Canadian Group*, un York Wilson ou un Peter Haworth mais l'on sent qu'il s'agit là, chez eux, d'une stylisation artificielle qui n'est pas l'expression d'une sensibilité intérieure. Tom Hodgson (né en 1924) a exposé lui aussi au début de sa carrière des natures mortes dans la manière du *Canadian Group* mais il s'est orienté ensuite vers un style plus personnel caractérisé par l'emploi de teintes inusitées et l'amorcellement de formes heurtées, le tout peint à grands traits, avec une vigueur peu commune. Cela nous fait songer à certains peintres du groupe *Cobra*, à Corneille par exemple. Depuis peu, Hodgson semble avoir apporté de l'ordre et de la clarté dans ce monde en fusion.

71—Nakamura. *Blue Reflections*, 1964.
huile sur toile.
32" x 40" (81,30 x 101,6 cm)

72—Ray Kattell.
Broken Silence, 1964.
72" x 48" (182,85 x 121,95 cm)





73

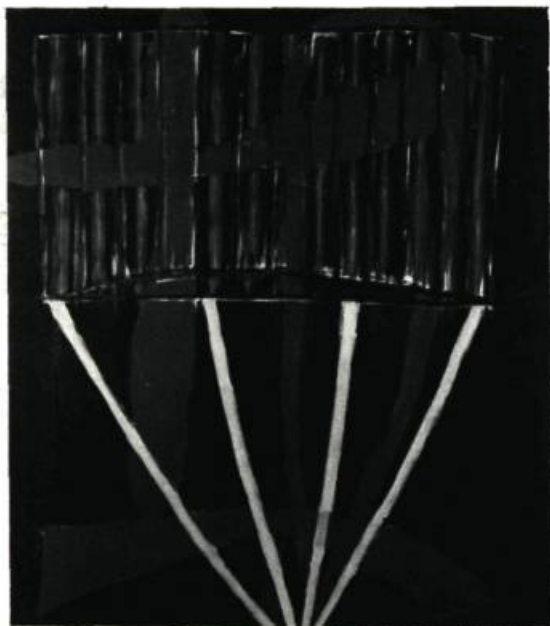
Par contre, Robert Hedrick (né en 1930) ne conçoit pas l'art non-figuratif comme une éruption volcanique et désordonnée, à la façon des expressionnistes abstraits, mais comme une discipline formelle qui présuppose un ordre et qui implique un choix. Somptueuses et délicates à la fois, certaines œuvres de lui ne sont pas sans rappeler le meilleur Borduas. Tout récemment et à la suite de Town, de Nakamura et de Coughtry, il a étendu avec un égal bonheur le champ de ses recherches à la sculpture.

C'est au Francis Bacon torturé que nous fait parfois penser Tony Urquhart (né en 1934) par exemple dans son *Enigma* de la Galerie nationale du Canada. Insatisfait et changeant, ce peintre très doué, qui sait à l'occasion brosser des paysages savoureux, tente maintenant de concilier la sculpture et la peinture et, empruntant la veine surréaliste, il s'adonne à la création d'objets colorés et décorés d'amulettes, objets magnifiques auxquels il assigne sans doute un pouvoir d'exorcisme.

John Meredith (né en 1933) est un des jeunes artistes les plus prometteurs de Toronto. Il s'est fait remarquer par des dessins aux traits estompés et par des toiles non-figuratives, lesquels traduisent tous un sens inné de l'harmonie de la composition et ne ressemblent vraiment à rien d'autre.

Gershon Iskowitz (né en 1921) cultive des arborescences diaprées, évocatrices de rutilants coraux ou d'autres matières précieuses. Un des caractères marquant de la peinture actuelle à Toronto, c'est son extrême diversité. L'on sent qu'ici toutes les ouvertures sont devenues possibles, tout comme à Montréal. L'on y rencontre d'excellents plasticiens comme Peter Deutsch et le Français François Thépot, ou des tenants du réalisme magique comme Ken Danby, Willis Romanow et Christiane Pfluq.

La nouvelle figuration y possède aussi de dignes représentants. Artiste probe, le Français Albert Jacques Franck, sait dégager la poignante mélancolie des maisons de bois du vieux Toronto, à l'aide d'une palette sobre où dominent les gris cendrés et les terres de Sienne brûlées. Le Lyonnais Robert Varvarande est venu faire partager aux Torontois sa vision heureuse de la vie, de la femme et des fleurs, qu'il embue d'une brume multicolore comme pour la défendre contre les atteintes d'un monde qui a désappris la joie. Shizuje Takashima peint une humanité fantomatique de guerriers, de couples enlacés et de blessés aux prises avec les problèmes angoissants de l'existence. Robert Markle essaie de percer d'un trait incisif les mystères du dialogue des sexes. John Chambers fait surgir dans des paysages vaporeux et indéfinis comme le parc de Marienbad, des silhouettes aux contours nets, sur lesquelles tombe un jour autre et qui expriment sans mot dire la fragilité et la précarité du destin de l'homme. William Kurelek peuple ses paysages glauques, dénudés et peints avec une précision de miniaturiste, des protagonistes minuscules des allégories ou paraboles que lui inspirent sa verve de paysan et sa foi de fervent converti.



74

L'art *op* a aussi ses défenseurs à Toronto : Dennis Burton et Michael Snow — dont Arnold Rockman nous explique les démarches dans un autre article de cette livraison, Joyce Wieland qui se souvient des bandes illustrées et des bandes filmées dans ses compositions pleines d'humour, Gregg Curnoe et Gordon Rayner qui, à l'instar de Tony Urquhart et de Michael Snow tentent d'opérer la synthèse de la sculpture et de la peinture dans des constructions ou des assemblages visant à secouer les tabous poussiéreux ou à dénoncer les inconséquences de notre époque.

Nous ne saurions clore cette énumération incomplète malgré sa longueur sans mentionner, même s'il n'est pas peintre, les étranges créations de Les Levine dans lesquelles une enveloppe luisante de plastique peint est tendue sur une ossature constituée par un objet banal et prosaïque : chaise brosse fourchette etc. l'artiste se proposant ainsi de redécouvrir le monde avec des yeux neufs et de réhabiliter les plus humbles choses qui sont au service de l'homme.

Tous les amateurs d'art du Canada ne peuvent que se réjouir de la magnifique floraison picturale à laquelle on assiste en ce moment à Toronto, et qui prolonge admirablement la renaissance artistique qui s'est opérée à Montréal et à Québec depuis vingt-cinq ans, et qui semble également devoir s'étendre d'un bout à l'autre de notre immense pays.



73—Les Levine.
Modèle no S-4 (5 parties), 1965.
plastique et bois.

74—John Meredith.
Présence, 1964.
huile.
70" x 60" (177.8 x 152.4 cm).
Collection J. Sable.

75—William Ronald.
Aquarelle, 1960.
18" x 24" (45.75 x 61 cm).
Gallery Moos, Toronto.

La plupart des peintres actuels de Toronto ont débuté dans les arts appliqués : arts publicitaires ou décoratifs, cinéma, télévision, etc. ce qui explique leur aisance à manier les différentes techniques et leur insistance à ne pas se confiner dans la seule peinture et à tenter, le cas échéant, d'opérer une synthèse de tous les arts plastiques. L'intrusion de tableaux non conformistes aux cimaises des galeries n'alla pas sans choquer au début le conservatisme torontois. Mais comme dit l'adage "nothing succeeds like success" et à la faveur des honneurs remportés à l'étranger par Harold Town et William Ronald aussi bien que de la qualité des œuvres elles-mêmes et de l'appui de quelques critiques éclairés, la peinture nouvelle a définitivement acquis maintenant droit de cité à Toronto et commande déjà le respect des pouvoirs publics.



76—William Kurelek.
This is the Nemesis, 1965,
 aquarelle.
 48" x 48" (121,95 x 121,95 cm).
 The Isaacs Gallery, Toronto.

Il n'est pas possible dans le cadre d'un simple article de dresser un tableau exact et complet du foisonnement artistique auquel on assiste en ce moment à Toronto. Tout au plus pourrions-nous jeter quelques jalons, fournir quelques indications sommaires aux lecteurs dont la curiosité ne se limite pas aux frontières de la province de Québec.

Harold Town (né en 1924) s'est imposé comme le chef de file de la nouvelle peinture à Toronto. Personnalité dynamique et prestigieuse qui sait parler avec intelligence de son art, coloriste subtil et dessinateur habile, il a touché avec un talent égal à tous les arts plastiques. D'abord étalagiste, artiste publicitaire et illustrateur (McLean Magazine), Town a conquis la célébrité avec ses gravures autographiques (*autographic prints*), pièces uniques sur lesquelles, en plus du procédé traditionnel de la lithographie, il fait intervenir des éléments mécaniques divers afin d'obtenir des effets imprévus. Ses gravures et ses tableaux à l'huile ont pour point de départ des souvenirs d'enfance ou des réminiscences historiques transposés, métamorphosés, transfigurés suivant les vicissitudes de la mémoire ou au gré de la fantaisie de sa main. Artiste universel, Town peintre semble être partagé entre différents modes d'expression. Sans doute influencé par l'expressionnisme abstrait de l'école de New York, il s'adonne parfois à la peinture gestuelle dans de vastes compositions généreusement empâtées où alternent les amples sabrures de pinceau et la minutie très fouillée du détail. La murale qu'il a brossée pour la centrale hydro-électrique de Cornwall, sur la voie maritime du Saint-Laurent, est de cette veine. Parfois, sur des toiles non moins imposantes, il incorpore à la matière des collages, procédé dans lequel il excelle et qu'il a souvent utilisé sur ses gravures autographiques. Cet apport d'éléments hétéroclites ou découpés à l'emporte-pièce communique à ses compositions une élégance désinvolte qui séduit l'intelligence sans toujours nous émouvoir. Son panneau de l'aérogare de Toronto, à Malton, a été peint dans cet esprit. Plus récemment, Town a su entremêler cette technique avec des procédés empruntés à l'art optique ou aux plasticiens pour créer des œuvres qui témoignent de la même maestria.



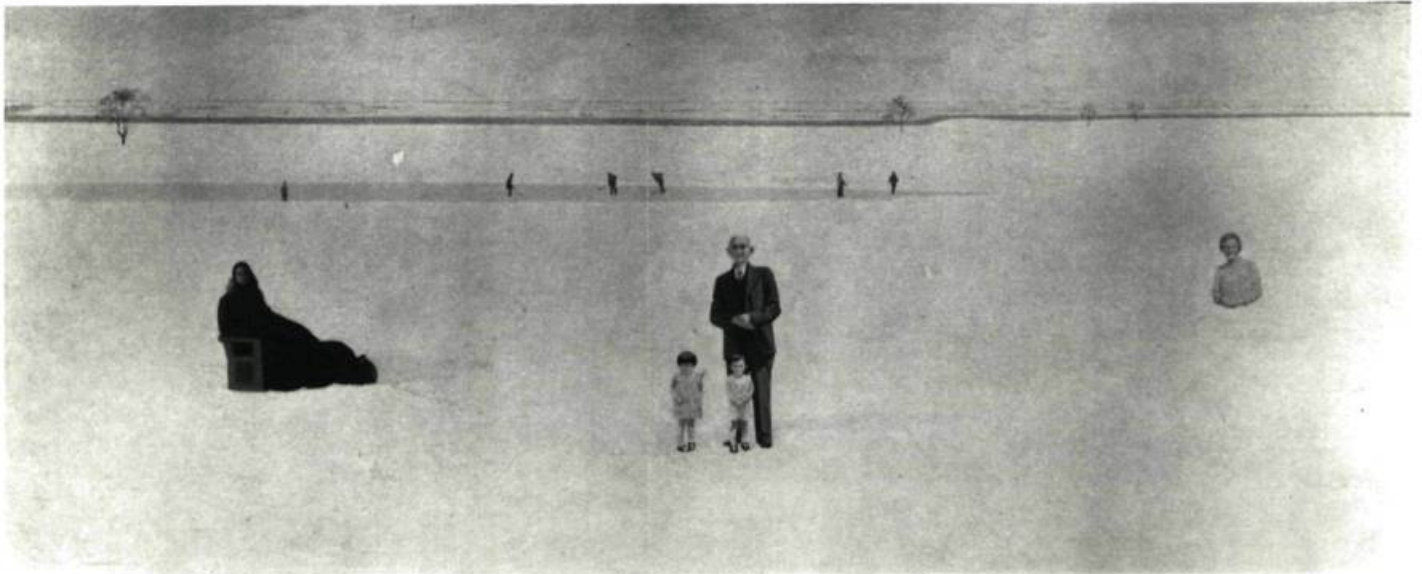
77—Harold Town.
No op no 3, 1964,
 huile sur toile.
 81" x 64" (205,75 x 162,55 cm)
 Musée d'Art contemporain, Montréal.

Town s'est encore fait valoir comme illustrateur notamment dans *Love where the nights are long* (anthologie de poèmes d'amour canadiens corrigée par Irving Layton) et dans *Enigmas*, texte de lui-même où il se livre à un impitoyable jeu de massacre sur ses têtes de Turc préférées. Il a abordé également la sculpture et le costume de théâtre. Les costumes qu'il a dessinés à l'intention du Ballet National du Canada pour *la Famille d'Atrée* rappellent ceux de Pellan pour *la Nuit des rois*, mais il s'agit là d'une rencontre toute fortuite. Il existe d'ailleurs entre la personnalité et la carrière de Town et celles de Pellan plus d'une affinité, ne serait-ce qu'une commune admiration pour Picasso, comme eux peintre très divers.

Kazuo Nakamura (né en 1926) fait partie de cette pléiade d'artistes d'origine japonaise, Tanabe, les frères Kiyooka, Takashima et le céramiste Kakinuma, qui ont apporté de nos jours une contribution intéressante à l'art du Canada et dont il est le représentant le plus éminent. Deux qualités dominant dans l'art de Nakamura, le raffinement et la clarté et il atteint par

78—John Chambers.
Family Group so as Byron, 1964.
huile.
44" x 100" (111,75 x 254 cm)
The Isaacs Gallery, Toronto

79—Varvarande. *Fleurs sèches*,
huile.
Galerie Waddington, Montréal.



un processus d'épuration et d'élimination systématique de tout élément accessoire ou parasite et en utilisant un trait d'une extrême finesse. Son œuvre nous offre plusieurs aspects différents : des aquarelles très fluides où se marient le ciel, la terre et les eaux, des paysages sylvestres traités par à-plats colorés qui rappellent, à un fort grossissement, la technique pointilliste et des huiles et des dessins où, recherchant les linéaments essentiels des choses, Nakamura finit par s'abstraire totalement de la réalité et aboutit souvent à un érotisme quasi impénétrable. L'œuvre de Nakamura est une des plus personnelles et des plus poétiques de la peinture canadienne contemporaine.

William Ronald (né en 1926) est avec Jean-Paul Riopelle le peintre canadien le plus connu en dehors du Canada et il est représenté dans plusieurs musées d'art moderne étrangers. Partisan de la peinture gestuelle (*action painting*), Ronald s'est affirmé d'abord par de vastes compositions peintes à la manière des expressionnistes abstraits et enlevées avec une fougue joyeuse et dans une matière richement colorée. Délaissant ensuite cette manière spontanée d'où la part du hasard n'est pas absente, Ronald s'est ingénié à contenir ses formes déferlantes à l'aide de plans coupés aux arêtes vives (*hard-edge*). L'étonnante décoration murale qu'il a exécutée pour la chapelle de St. Andrew-on-the-Lake, dans l'île Ward, en face de Toronto, nous démontre que Ronald est parvenu à la pleine maîtrise de ses dons et cette frise haute en couleur qui se déploie à la façon d'un cours d'eau sur les murs et le plafond de cette chapelle improvisée dans un appartement banal constitue une des réussites les plus originales de la peinture murale au Canada.

